

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 16 (1883)

**Artikel:** Ce que nous sommes, ce que nous croyons, ce que nous voulons  
**Autor:** Astié, J.-F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379315>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

CE QUE NOUS SOMMES,  
CE QUE NOUS CROYONS, CE QUE NOUS VOULONS

PAR

J.-F. ASTIÉ <sup>1</sup>

---

Le riche et important rapport dont nous venons d'entendre la lecture se divise en trois grandes parties. Des soixante pages dont il se compose, quarante environ sont consacrées à l'exposition de la question théorique : *quelle est l'attitude à prendre à l'égard de la Bible*, ou mieux, *quelle idée convient-il*

<sup>1</sup> Le titre que nous avons donné à ce travail ne saurait être le prétexte d'aucun malentendu : nous ne parlons pas au nom de nos fidèles mais trop rares abonnés ; nous entendons encore moins donner le programme ou la profession de foi théologique du Comité de rédaction de la *Revue*. Toutefois, malgré les froideurs de l'isolement et les lourdes charges qu'il impose, ne serait-ce pas faire la part trop belle au pessimisme que de voir dans ce titre le bizarre *pluriel de majesté*, dont s'affublerait un solitaire campé sur un bloc de glace et cherchant à remonter le courant dans la débâcle générale ? Ces lignes semblent devoir trouver quelque écho chez les hommes isolés, épars de côté et d'autre, éléments constitutifs de ce parti inconnu et méconnu dont l'avènement mettrait un terme, il ne faut plus dire à la crise, mais au marasme de l'heure présente qui se prolonge étonnamment. Heureux ceux qui, après avoir traversé le Jourdain, n'auront connu des haltes du désert que juste assez pour goûter la satisfaction dont parle le poète : *hæc olim meminisse juvabit !*

Pour comprendre le caractère et l'ordonnance de cette étude, il faut se rappeler qu'elle est un examen critique du rapport de M. le pasteur Furrer de Zurich, présenté à la réunion de la société pastorale suisse à Liestal (Bâle-Campagne) en août dernier.

*de se former de ce livre ?* Des vingt pages qui restent, douze traitent du contenu de l'Écriture, huit à peine sont réservées à la question pratique proprement dite : *comment doit-on présenter la Bible au peuple ?*

Le sujet s'était présenté à moi autrement : il me semblait que les idées théoriques sur l'Écriture devaient être considérées comme connues de tous, et qu'il ne restait qu'à aborder essentiellement la troisième question, éminemment pratique et brûlante.

La seconde partie de ce remarquable rapport, *le contenu de la Bible*, pourrait être un piège pour la discussion. Je prends donc la liberté de faire remarquer à l'assemblée que, selon ma manière de comprendre la pensée du comité central, nous n'avons à nous occuper ni de la résurrection, ni de l'ascension, ni de la persistance consciente après la mort, d'une façon spéciale, mais seulement en tant que ces points, dont chacun pourrait faire l'objet d'une étude, rentrent dans le problème pratique de la troisième partie.

Ce qui confirme la pensée que la première partie du rapport aurait pu être abrégée et même résumée comme allant sans dire, c'est que celui qui vous parle — de la part duquel on aurait pu particulièrement compter sur des objections — est heureux de se déclarer pleinement d'accord avec le rapporteur, sauf quelques nuances sans importance. Moi aussi je vois dans la Bible le document historique d'une révélation successive, progressive, exclusivement morale et religieuse. Tout l'Ancien Testament est subordonné au Nouveau ; dans celui-ci les parties diverses sont plus ou moins importantes, suivant qu'elles reproduisent avec plus ou moins de fidélité la vie et l'esprit du Seigneur. Christ devient donc le centre et le critère de la révélation. Cette révélation, documentée par l'Écriture sainte, confère à celle-ci l'autorité, bien loin de la recevoir d'elle ; le contenu doit se justifier par sa propre valeur intrinsèque, indépendamment de toutes les questions d'historicité et d'authenticité.

Cette révélation est avant tout une force divine, qui, en agissant sur la nature humaine, est nécessairement affectée

par les réactions diverses, les imperfections de celle-ci. Vinet écrit en 1840 à une personne qui lui avait demandé des directions sur la manière d'étudier les Ecritures : « dans toute cette étude de l'Ancien Testament j'aurais rencontré des hommes, j'aurais lu des écrits humains, plus humains en un sens, *que ne le concède une orthodoxie peu intelligente*, mais je ne m'étonnerais pas plus de ces hommes que de l'atmosphère qui enveloppe la terre, et à travers laquelle les rayons du soleil arrivent tels qu'ils doivent m'arriver et tels qu'ils ne peuvent m'arriver sous aucune autre condition. »

De ce caractère éminemment spirituel, dynamique, christologique de l'Ecriture, résulte un fait décisif : elle ne saurait faire autorité absolue dans les matières purement intellectuelles, d'un ordre scientifique ou même théologique. Il ne saurait plus être question de l'idée enfantine considérant tous les personnages dont il est question dans l'Ecriture comme autant d'organes divins, infaillibles, ne pouvant ni ouvrir la bouche, ni se mouvoir sans formuler les articles d'une dogmatique infaillible et définitive. Même dans les pays de langue française, tous les hommes qui ont le droit d'exprimer une opinion en ces matières ont rompu avec ces temps d'ignorance, avec ce moyen âge protestant, pendant lequel il n'était possible de croire en Christ que lorsqu'on avait débuté par s'incliner devant le contenu de l'Ancien et du Nouveau Testament proclamé infaillible dans toutes les parties et au même titre. Doctrines, constitutions d'Eglise, formes du culte, rien ne se présente revêtu d'un caractère définitif et obligatoire (voir là-dessus l'ouvrage de Bost père : *Recherches sur la constitution des Eglises*, dont Vinet faisait un si grand cas) : la personne de Christ et la conscience du fidèle demeurent les deux seules institutions de droit divin. L'Eglise est mise en demeure de se transformer de siècle en siècle, de s'édifier sur ces deux pierres angulaires, en comptant d'ailleurs sur le secours de l'esprit de Christ qui lui a été promis jusqu'à la fin des temps. N'oublions pas le point essentiel que Schleiermacher, plus que personne, a eu le mérite de remettre en lumière de nos jours : l'Evangile ne se comprend, ne se justifie que lorsqu'on en

fait l'expérience. La communion avec Christ demeure ainsi la porte étroite par laquelle il faut passer pour pénétrer dans le royaume des cieux et pour en comprendre les mystères. Nous dirons donc avec le rapporteur : « Il ne s'agit pas de découvrir de nouveaux mobiles moraux, d'inventer une religion nouvelle ; la révélation, l'explication suprême et définitive de tous les mystères divins, autant que l'esprit humain peut les concevoir, nous a été donnée dans la Bible. Toute tentative de dépasser la Bible n'est qu'un pas en arrière. »

Il ne me reste plus qu'à signaler quelques points de détail sur lesquels je suis pleinement d'accord avec le rapporteur et à ajouter enfin quelques réserves ou mieux demandes d'explications.

Si les protestants de langue française l'ont oublié pendant trop longtemps, il leur a été rappelé de nos jours que, d'après Calvin lui-même, il y a des réminiscences d'argumentation rabbinique chez saint Paul, et justement dans le fameux passage sur Sarah et Agar, signalé par notre rapporteur. En admettant les résultats de l'enseignement apostolique on n'est nullement tenu de considérer comme irréprochables, les considérants et les arguments par lesquels les écrivains les appuient.

Nous n'avons pas non plus oublié la sage réserve dont le grand réformateur a fait preuve, en s'abstenant de commenter l'Apocalypse. Il ne s'est pas cru autorisé à instruire les autres au sujet de cet écrit, si familier de nos jours à mainte cuisinière darbyste, tout à fait de force à en remonter à son curé. Les conceptions dans lesquelles se complait l'*Apocalypse* commencent à trouver toujours moins d'adeptes parmi les théologiens sérieux de nos contrées. Par contre nous sommes surpris de voir ce judéo-christianisme, occupant une place toujours moins grande dans notre piété, nous revenir par la voie de l'Allemagne, alors que l'Angleterre qui, pendant de longues années, nous a inondés de cette littérature frelatée, commence à ne plus en vouloir pour son propre usage. Il y a moins d'une année, on pouvait lire, dans un journal orthodoxe anglais, une assertion caractéristique, dont je regrette de

n'avoir pu vérifier l'authenticité : Le premier exégète du XVI<sup>e</sup> siècle aurait dit que, quand on ne l'est pas déjà, on devient fou en commentant l'*Apocalypse*.

La présence d'un élément judéo-chrétien dans l'Écriture est donc hautement reconnue : cet élément commence à être hautement répudié.

S'il est vrai, comme le signale notre rapporteur, que les garçons en Israël, de même que chez le paysan vaudois, fussent seuls des enfants, nous sommes revenus de cette étroitesse hébraïque. L'Église libre du canton de Vaud décidait dans son dernier synode qu'il serait loisible à chaque congrégation particulière de laisser participer les femmes à l'élection des pasteurs. Il y a plus de trente ans, je ne me fis moi-même aucun scrupule à New-York de laisser voter les femmes lorsqu'il fut question de me choisir un successeur.

Que ces innovations venant des pays où règnent les sectes ne vous effarouchent pas trop, messieurs. C'est un conseil de prudence pastorale que je vous donne là, et non une recette de galanterie française, sur laquelle je ne m'estime nullement ferré : gardez-vous bien de vous brouiller avec les femmes. Dans certaines éventualités, les conservateurs pourraient trouver en elles un appoint qui ne serait pas à dédaigner, lorsqu'il serait question de remplir les églises ou d'assurer l'élection de pasteurs qui ne les vidassent pas.

Sur d'autres points, voici quelques réserves. Je ne réussis pas à comprendre ce qu'il pourrait y avoir de fâcheux à distinguer, dans les évangiles en général et surtout dans le quatrième, entre ce que l'écrivain sacré dit de Jésus et la manière dont l'évangéliste cherche à le comprendre, à s'en rendre compte. Cette distinction, si elle est praticable, n'est-elle pas d'accord avec le principe posé par notre rapporteur et en vertu duquel Jésus lui-même doit demeurer l'autorité décisive ?

Je comprends encore moins comment notre rapporteur, qui nous a déclaré avec raison que le point de vue de la jurisprudence a troublé la limpidité de l'exposition de saint Paul et contribué à trahir la pensée religieuse et morale du grand apôtre, a pu se laisser aller à payer lui-même tribut aux

erreurs du passé sur cet article important. Sans doute la piété individuelle ne doit pas faire oublier l'ensemble, les individualistes ne doivent être ni des égoïstes, ni même des égotistes ; mais d'autre part il faut se garder d'accuser l'élément général et générique à tel point que les individus ne deviennent, comme le dit fort bien notre rapporteur, que de simples « feuilles sèches, éphémères de l'arbre de l'humanité demeurant seule permanente, réelle. » Il ne saurait donc y avoir une culpabilité de l'ensemble qui ne serait pas simplement la somme des culpabilités individuelles. Jusqu'à nos jours, on a sans doute voulu expliquer tous les mystères du péché et de la rédemption par un prétendu réalisme. Il faut se défier de cette hypothèse qui, sous prétexte d'expliquer des mystères, en crée à plaisir de plus grands pour se donner ensuite le plaisir de les expliquer, par de pures fictions percées à jour. Quant à moi, messieurs, je ne suis pas platonicien mais aristotélicien : la réalité c'est le particulier ; une prétendue totalité au-dessus, en dehors des individus, ne peut être tout simplement qu'une abstraction, qu'un mot, un nom. Avec le réformateur de Zurich, j'estime que nous naissons malades, ce qui est certes bien assez, mais nullement coupables. Il n'est pas d'autre péché imputable, irrémédiable que celui que commet l'individu, le sachant et le voulant, en dépit des lumières de sa conscience. N'oublions pas que le moyen âge a tout sacrifié au point de vue juridique. Kant le premier a établi une distinction fondamentale en proclamant la supériorité de la moralité sur le droit. Cette distinction éminemment chrétienne, bien que pressentie par le stoïcisme, doit puissamment concourir à réformer, à transformer notre dogmatique, en la débarrassant des restes de légalisme, de formalisme, venus de Jérusalem et de Rome.

C'est aussi parce que le péché demande à être pris au sérieux qu'il ne peut être question, à mon sens, de statuer entre Dieu et l'homme un rapport d'*absolue dépendance*, comme le fait notre rapporteur. Si je suis absolument dépendant de Dieu, n'est-il pas lui-même responsable de tout ce que je fais ? Il ne reste plus alors que deux alternatives : ou Dieu est l'auteur du

péché, ou le péché cesse d'être péché. Ces deux hypothèses aboutissent à une même conclusion qui blesse la conscience chrétienne.

Sans doute, il ne règne pas entre Dieu et l'homme un rapport extérieur, mercantile. Il ne faut pas prendre la défense de la piété froide, calculatrice des Romains qui fleurit encore aujourd'hui en Chine, et en vertu de laquelle on n'honore les dieux qu'autant qu'ils commencent en tout premier lieu par remplir leurs obligations. Mais est-ce à dire que Dieu puisse agir arbitrairement, capricieusement, qu'il soit dégagé de toute obligation à notre égard ? Dès l'instant où il a créé l'homme, il s'est engagé à le traiter en être moral, en agent libre. Je ne saurais donc admettre, avec notre rapporteur, que nous soyons entre les mains de Dieu « comme la terre glaise entre les mains d'un potier. » Que ces expressions soient, chez saint Paul, une simple hypothèse ou la rhétorique excessive d'un raisonneur à bout d'expédients, elles ne sauraient être invoquées à l'appui d'une conception évidemment née en dehors du christianisme qui ne saurait en être rendu solidaire.

Il n'est nullement question de méconnaître combien le calvinisme a été énergique, fécond, bienfaisant, viril ; mais toutes ces qualités, il les a possédées non *parce qu'il* était déterministe, mais *quoique* déterministe : parce qu'il était avant tout religieux, n'en déplaît à ces amplificateurs, à ces polisseurs d'antithèses et de phrases sonores qu'on appelle les rhéteurs. D'autre part, personne n'ignore que dans nos temps modernes le calvinisme a servi de transition naturelle pour aboutir à un déterminisme pur et simple, métaphysique, spéculatif et philosophique, qui a porté des fruits forts différents parce qu'il a des racines tout autres. Mais ce que la plupart de vous ignorent peut-être, c'est qu'au sein des seules églises calvinistes qui existent de nos jours, dans le seul pays du monde où les confessions de foi du XVI<sup>e</sup> siècle sont encore en pleine vigueur, l'esprit religieux est en bonne voie de se raviser. Il fausse compagnie au déterminisme, — traditionnel dans le monde religieux et à la mode dans le monde philosophique, — pour aller chercher son vrai allié dans la liberté. Je lisais dernièrement dans



un journal des Etats-Unis, le plus beau fruit du calvinisme, une série d'articles où l'on insiste sur les obligations, les devoirs de Dieu à l'égard de l'homme. Il ne s'agit plus d'une *massa perditionis* que le potier manierait à son gré ; on ne parle plus de sacrifier l'homme à une gloire arbitraire de Dieu, mais bien de le traiter en être libre, moral, pouvant accorder ou refuser sa collaboration pour l'œuvre que la sagesse divine s'est proposée en créant le monde. C'est dans ce même esprit que, contrairement à la déclaration de notre rapporteur, je n'éprouve aucun scrupule à déclarer que Dieu a besoin de l'homme. Oui, il a besoin de ce collaborateur, libre, moral, indépendant, pour réaliser le but qu'il a eu en vue en créant le monde.

Tout ce qui précède vous indique assez, messieurs, la conception fondamentale sur laquelle vos deux rapporteurs pourraient bien ne pas s'entendre. En abordant la seconde partie de notre étude, nous aurons l'occasion de voir s'il y a réellement désaccord ou non.

Signalons d'abord les points sur lesquels règne une harmonie parfaite. Les apôtres se sont trompés et sur la nature, et sur l'époque du retour de Christ. Il est évident qu'ils ont reçu les instructions éminemment spirituelles du Seigneur à travers le prisme de leurs conceptions judaïques. Il ne peut être question ni d'un rétablissement du peuple juif, ni d'un retour charnel du Seigneur pour régner sur cette terre par la force de son bras et réaliser ainsi le programme messianique que ses contemporains ont vainement essayé de lui imposer. Il a préféré la mort de la croix à la gloire éphémère, risquée que lui offrait la réalisation des espérances, des passions juives. Certainement il ne reviendra pas pour se donner un démenti à lui-même et pour offrir aux judéo-chrétiens, encore si nombreux parmi nous, l'occasion de prendre sur lui une éclatante revanche. Calvin ne paraît pas avoir partagé sur ce point les idées eschatologiques encore populaires parmi nous. Il range parmi les contes de vieilles femmes l'idée que Jésus-Christ puisse revenir un jour avec ses mains et ses pieds percés.

Sur l'article de la résurrection du Seigneur, la lumière est

déjà plus complète. Les documents renferment sans contredit des données contradictoires. Tantôt on fait agir et parler le Seigneur comme s'il avait possédé identiquement le même corps, physiquement et physiologiquement parlant, après qu'avant sa mort ; tantôt on le fait passer à travers des portes fermées, paraître et disparaître à volonté, ce qu'il n'aurait pu faire auparavant : jusqu'à sa mort le Seigneur est toujours ici ou là, comme nous tous soumis aux lois de l'espace et du temps ; après la résurrection ce n'est qu'accidentellement, pour un instant qu'il reparait dans un lieu de l'espace. Avec votre rapporteur nous estimons qu'il faut mettre d'accord les données fournies par les documents, en les interprétant du point de vue spirituel de saint Paul. Personne ne saurait avoir de scrupule à préférer les enseignements motivés et réfléchis de saint Paul, le premier et le plus grand des théologiens, aux opinions, aux appréciations contradictoires des premiers chrétiens qui ont constaté, d'un façon assez incohérente, le fait de la résurrection de leur Maître, sans s'en rendre bien clairement compte. D'après Calvin, Jésus-Christ ressuscité possédait un corps qui n'avait pas besoin de nourriture. S'il a mangé ce n'est pas pour lui-même, mais en vue de ses disciples, pour leur donner une preuve éclatante de la réalité de sa résurrection. En tout cas Calvin n'hésite pas à déclarer qu'il y aurait eu manducation sans digestion. (Voir *Journal du Protestantisme*, juillet 1880.) Je crois donc à la reconstitution de la personnalité entière du Sauveur, esprit et corps ; ce n'est pas en vertu d'une illusion ou d'une vision, encore moins par suite d'une hallucination exclusivement subjective, que les apôtres et les premiers disciples ont cru voir leur Maître, l'entendre, s'entretenir avec lui. Il y a bien eu des actes objectifs, indépendants des fidèles dont ils ont été, à plusieurs reprises, les témoins. Seulement la personnalité entière, vivante, consciente de Jésus s'est montrée à eux sous cette forme qu'il avait revêtue dans cette condition nouvelle d'existence dans laquelle il était entré. L'Ascension a été la fixation officielle, en quelque sorte populaire, de la dernière de ses apparitions qui ont dû nécessairement prendre fin.

Je ne sais, Messieurs, si vous serez du même avis que moi,

mais il me semble que notre rapporteur fait un usage un peu arbitraire de certaines paroles de Jésus sur la croix (*mon Père, je remets mon esprit entre tes mains*) pour en conclure que l'activité du Maître sur cette terre se termine *en deçà* du sépulcre. Ne vous vient-il pas à l'esprit d'autres déclarations, tout aussi authentiques que celle-là, impliquant que l'activité de la personne entière de Jésus, bien que différente quant au mode, continue d'être très réelle après la résurrection ?

En ce qui concerne la personne même du Sauveur, je suis heureux de constater, à bien des égards, mon accord avec votre honorable rapporteur. Je le remercie en particulier d'avoir eu l'heureuse idée de s'opposer à un préjugé populaire, en vertu duquel les personnes s'intéressant particulièrement aux questions religieuses en seraient venues à faire oublier Dieu le Père pour ne s'occuper que du Fils. Votre rapporteur dit excellemment que c'est « exactement la même chose de dire j'aime Dieu le Père ou j'aime Jésus-Christ. Celui qui consacre sa vie à Christ la consacre au Père, et réciproquement. »

N'est-ce pas sur cette complète assimilation religieuse et morale que la conscience chrétienne a toujours fondé sa foi en la divinité de Christ ? Evidemment la filialité de Jésus doit être d'une espèce toute particulière, différant non seulement du plus au moins, mais qualitativement de celle de tout autre membre de la race. D'aucun autre individu, il ne saurait être dit, à aucun degré, qu'il est entièrement indifférent de dire j'aime Dieu ou j'aime cet homme-là. Ce qui prouve la filialité divine de Jésus, nous dit-on, c'est la sainteté de tout son être, son amour sans bornes, son ardente miséricorde, sa paix sainte et inaltérable, l'existence tout entière de l'Eglise chrétienne.

Et cependant le rapporteur ne parle pas de la divinité de Jésus-Christ. Si cette lacune ne doit s'expliquer que par le besoin de ne pas évoquer tout un ensemble de notions métaphysiques (préexistence consciente, incarnation, déité métaphysique) je ne puis qu'approuver la sage réserve de l'auteur : je ne me sens pas moins libre que lui à l'égard de ces diverses expressions, sans prétendre d'ailleurs me prononcer ici sur leur valeur intrinsèque. Mais toutes ces formules théologiques ne

sauraient faire perdre de vue le fait religieux et moral qui leur a servi de prétexte, fait que notre rapporteur lui-même paraît avoir affirmé, en déclarant totalement indifférent en pratique de dire : *J'aime Dieu le Père et j'aime Jésus-Christ*. Autant on doit se sentir en pleine liberté en face des tentatives de la théologie d'expliquer le fait, autant, surtout quand on se prononce contre l'atomisme et qu'on se donne pour réaliste, doit-on éprouver le besoin de retenir le fait fondamental qui a été le point de départ primitif, la base, le prétexte, si l'on veut, de toutes ces spéculations nécessairement revisables et problématiques. Nous disons donc, en modifiant légèrement le langage du rapporteur, que de tout temps la saine doctrine de l'Église a maintenu les deux éléments : Jésus fils de Dieu, c'est-à-dire sa divinité ; Jésus fils de l'homme, c'est-à-dire son humanité. La conscience chrétienne doit se contenter d'affirmer le fait qui s'impose à elle à la vue du Sauveur, sa divino-humanité, en laissant aux théologiens le soin d'expliquer le problème, si tant est qu'ils y parviennent.

Mais est-il vraisemblable qu'une lacune de cette importance soit purement accidentelle dans le travail de notre rapporteur ? Peut-être trouverons-nous l'explication de ce silence dans ce qui nous est dit de l'existence du Sauveur. Il ne peut avoir fait de miracles, nous dit-on ; « si Jésus en avait fait, il nous apparaîtrait sur un fond sombre, en compagnie des magiciens, des schamanes, des solitaires, des ascètes. » En tout cas, si le Fils ne peut se commettre en pareille société compromettante, il est à craindre que le Père soit compromis sans retour. Car, comme l'a remarqué Rothe, Dieu a évidemment fait des actes de magie, il a été le seul, le grand magicien quand il a fait sortir ce qui est de ce qui n'est pas. Et si l'on ne veut voir dans le Créateur qu'un simple organisateur de la matière préexistante, toujours est-il qu'il a certes fait assez de miracles en établissant les lois et tout l'ordre admirable dont le monde nous donne le grand, le saisissant spectacle. Puisque le Père a fait tant de miracles, ne semble-t-il pas que le Fils qui le représente, à tel point que celui qui se consacre à l'un se consacre à l'autre, devrait au moins par analogie en avoir fait quelques-uns ?

Notre rapporteur protesterait avec raison si on lui faisait dire : Jésus a été un simple bourgeois de la Galilée, le naïf et aimable jeune homme de M. Renan, nous prêchant une douce morale, la paix et la charité, l'amour de Dieu, la résignation aux décrets de la Providence. M. Furrer nous dit en effet que Jésus est devenu « le point décisif de l'histoire à laquelle il a imprimé une direction nouvelle. » Le rapporteur s'élève avec force contre cette notion « superficielle et mécanique de l'histoire qui sacrifie les individualités au développement général et nécessaire ; » il affirme que dans toutes les époques les grands mouvements spirituels sont partis « de la puissance intellectuelle de personnalités particulièrement douées de Dieu ; » si puissante que soit la fantaisie, remarque M. le Dr Furrer, elle ne saurait inventer ces personnalités créatrices, mettant en avant des idées destinées à transformer le monde. Or, dans cette galerie de personnalités créatrices, Jésus est sans contredit la plus remarquable, celle dans laquelle le logos divin a brillé non pas partiellement, mais dans sa plénitude, dans tout son éclat.

Eh bien ! malgré tout cela, Jésus n'aurait rien fait d'extraordinaire, sous aucun rapport. L'étude que nous venons d'entendre lui refuse, paraît-il, jusqu'à ces simples miracles de guérison que les négateurs les plus décidés du surnaturel accordent volontiers. Mais cette assertion, déjà étrange en elle-même, affirme un fait entièrement sans analogie. Les grands génies dans tous les domaines (imagination, science, guerre même) ont exercé sur leurs contemporains une influence intense, ont fait des choses extraordinaires. Jésus seul, qui a été le plus grand génie religieux, n'aurait déployé à aucun degré une action miraculeuse ? Et cependant notre rapporteur s'approprie cette parole :

Er kam aus Himmels Ferne wunderbar,  
Der über alle Sterne im Schoss des Vaters war.

Jésus serait venu sur cette terre miraculeusement, l'union de la nature divine et de la nature humaine aurait constitué le mystère de sa vie, et cependant il n'aurait rien accompli de miraculeux ?

Ce serait cependant aller trop loin que de prêter ce langage à notre rapporteur ; il paraît bien admettre que, sur un point du moins, Jésus a fait quelque chose d'extraordinaire : « En contemplant Jésus-Christ crucifié, est-il dit, nous sentons jusqu'au plus profond de notre être la majesté de la justice divine, l'immense culpabilité de l'humanité. » Ici du moins le Seigneur paraît faire quelque chose de miraculeux dans le domaine juridique, moral. Nous voilà de nouveau en présence de cette conception réaliste de l'humanité, en vertu de laquelle Jésus se trouverait en rapport extraordinaire, miraculeux avec la justice divine, la culpabilité du genre humain et la rédemption. Ici du moins Jésus doit avoir fait quelque chose d'extraordinaire, il faut qu'il y ait miracle ou fiction.

C'est donc contre le miracle physique que porte toute l'antipathie de notre savant rapporteur. Si nous l'avons bien compris, il soutiendrait que, malgré son caractère moral et religieux extraordinaire, Jésus ne peut ni par lui-même, ni par le secours de Dieu, avoir accompli aucune action miraculeuse, ni sur le corps des hommes, ni sur la nature.

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que pour avoir un pareil parti pris contre les miracles physiques, il faut posséder de fortes raisons ? Aussi notre auteur estime-t-il avoir découvert les plus décisives de toutes dans la nature même de la foi. « Ce n'est pas la seule raison, dit-il, qui m'impose cette conviction, mais encore mes besoins religieux les plus intimes. La négation du miracle est pour moi une portion intégrante de cette foi, dans laquelle j'espère vivre et mourir. »

Cette assertion est étrange. L'histoire est là pour nous apprendre que de tout temps, dans toutes les religions, la piété sérieuse, pratique a toujours été étroitement liée à la croyance au surnaturel, à des miracles plus ou moins authentiques. Notre rapporteur ne se ferait-il peut-être pas illusion, en se présentant comme une exception si éclatante ? Nous croyons être autorisé à répondre affirmativement, en nous appuyant sur les déclarations mêmes de notre collègue, M. Furrer. A peine, en effet, nous a-t-il déclaré que son opposition contre le miracle tient à des causes *religieuses*, qu'il a hâte d'ajouter dans la

phrase suivante : « Pour moi les lois de la nature sont des milliers de rayons divers de la volonté divine qui est la même pendant toute l'éternité. » Vous l'entendez, messieurs, il ne s'agit plus de religion, de rapports entre Dieu et l'homme, mais des rapports entre Dieu et les *lois naturelles qu'il a lui-même établies*. Voilà, prise sur le fait, *flagrante delicto*, la vraie cause de la profonde répulsion de notre auteur contre le miracle physique. Cette antipathie découle de certaines théories qu'il se fait sur les lois régissant le monde physique et sur les rapports de ces lois avec Dieu qui les a établies. Tout cela, vous le voyez, nous transporte dans le domaine de la nature, de la métaphysique si l'on veut, mais n'a rien à démêler avec la foi religieuse.

Je reviendrai plus tard sur la valeur de cette objection tirée de l'immutabilité des lois de la nature, mais pour le moment arrêtons-nous un instant à établir — il en vaut certes bien la peine — que, malgré ses déclarations, notre rapporteur ne raisonne pas religieusement mais philosophiquement : il argumente évidemment du point de vue d'un *mécanisme général qui serait la seule et unique loi pour l'univers entier, dans toutes les sphères*, sans exception aucune.

Je ne chercherai pas chicane à notre rapporteur sur l'image qu'il emploie, quand il présente les lois de la nature comme les *rayons* de la volonté divine. Voir dans cette expression les traces d'un émanatisme tendant à confondre Dieu et le monde, les lois de la nature avec la volonté de Dieu, ce serait chercher à M. Furrer, passez-moi le mot, ce que nous appelons une querelle d'Allemand.

Mais, par contre, il faut retenir, analyser l'assertion suivante : « la volonté de Dieu est la même de toute éternité. » Est-il donc bien sûr qu'il en soit ainsi ?

Les esprits spéculatifs parmi nous ne pourront retenir un sourire en m'entendant poser cette question. C'est là de l'anthropomorphisme grossier que de soutenir le contraire, diront-ils en levant les épaules.

Je ne m'en défends pas, Messieurs, seulement mes adversaires n'en font-ils pas à leur tour, de l'anthropomorphisme ?

Pas plus que moi apparemment ils ne prétendent savoir ce que Dieu est *en lui-même, objectivement*. Nous ne pouvons affirmer, eux, une immutabilité absolue de Dieu, moi, un changement en Dieu, qu'en nous plaçant, les uns et les autres, à un point de vue subjectif. Nous faisons donc de part et d'autre de l'anthropomorphisme. Seulement mes adversaires en font du point de vue du déterminisme absolu, j'en fais moi du point de vue de la liberté. Les deux anthropomorphismes se valent, ou mieux le mien est le seul admissible, le seul bon, car sans liberté dans la cause première et en l'homme, plus de morale, plus de religion, plus de Dieu.

Or que notre pieux rapporteur raisonne contre le miracle physique, en se plaçant au point de vue d'un déterminisme, d'un mécanisme absolu et inflexible, c'est ce qui semble ressortir de la naïve et curieuse comparaison que voici. Elle en dit long, cette comparaison ; je la recommande à votre sérieuse attention et à votre méditation. « De même, lisons-nous, que Dieu a écrit dans le cœur de l'homme, dans son éternelle majesté : *Tu honoreras ton père et ta mère, tu ne tueras point, tu ne feras point de faux témoignage*, ainsi il a dit à la lumière : *Traverse l'espace plus rapidement que la pensée humaine.* »

Vous l'entendez, Messieurs, votre rapporteur fait tenir à Dieu *précisément le même langage*, qu'il s'agisse de la lumière agent matériel ou de l'homme, agent moral et libre. La lumière et l'homme sont exactement, au même titre et de la même façon, de ces rayons qui manifestent la volonté de Dieu, j'ai presque dit qui se confondent avec elle. Sommes-nous en présence d'une simple inadvertance ? La rhétorique de notre sympathique rapporteur est-elle seule en cause, ou faut-il nous en prendre à sa métaphysique ? Serions-nous en présence de l'une de ces pensées de derrière la tête, comme dit notre Pascal, dont on ne se rend pas toujours compte, mais qui sont bien là dans le fond, expliquant tout ce qui se trouve sur le premier plan et qui parfois viennent inopinément trahir la pensée mère à laquelle un écrivain obéit, parfois sans s'en douter ?

N'ayant pas l'avantage de connaître notre honorable rap-



porteur autrement que par le rapport si intéressant que je suis occupé à analyser, je n'ai naturellement le droit de mettre en cause que sa seule rhétorique, une de ces métaphores que me reprochent à moi-même avec affectation certains esprits toujours attentifs à consulter l'oreille, faute d'écouter le cœur et la tête.

Il faut en tout cas maintenir que Dieu ne saurait parler le même langage quand il est question de l'homme et de la lumière. En face de la lumière, il *ordonne* et il *exécute*, ou mieux, il se borne à exécuter : la lumière, en effet, n'a pas d'oreilles pour entendre des ordres. S'agit-il de la créature intelligente ? Dieu se contente d'ordonner. Il appartient à l'homme d'obéir ou de désobéir à son gré. Et ce qui prouve que nous sommes bien sur deux terrains fort différents c'est que la lumière, elle, n'a jamais violé les lois qui la régissent, tandis que l'homme, lui, se borne à les entendre, sans les écouter, quand il ne va pas jusqu'à les violer. Voilà pourquoi aussi Dieu, qui n'a jamais eu à intervenir dans le domaine des éléments matériels pour réparer les effets d'un mauvais usage de la liberté, a dû le faire dans celui de la moralité et de la religion pour réparer, par l'acte libre de la rédemption, les actes libres du péché.

Notre rapporteur continue en disant que de même que Dieu ne renverse jamais les lois morales, il ne saurait non plus renverser celles de la nature, « car toutes ces lois ne sont après tout que des manifestations de sa volonté elle-même, de cette volonté immuable et partout présente. » Nous venons de voir que l'assimilation ne saurait être portée aussi loin. Il faut aussi faire des réserves à l'endroit de l'assertion suivante : « Les lois de l'ordre moral sont la simple expression de la volonté de Dieu. » Dans ce cas elles n'auraient pu être violées pas plus que les lois de la nature ; l'homme n'aurait pu pécher, et s'il l'avait fait ce n'aurait été que par la volonté de Dieu, le péché serait voulu de Dieu. Nous nous retrouvons à nouveau en face de ce déterminisme en vertu duquel le péché lui-même serait un moyen de faire éclater dans tout leur jour les diverses perfections divines. Serait-ce du déterminisme religieux à la façon de Calvin, ou du déterminisme pur et simple, métaphysique et

spéculatif ? je ne sais ; en tout cas je ne repousse pas l'un moins résolument que l'autre, comme contraires tous les deux à l'Évangile et méconnaissant la plus belle œuvre de Dieu, l'homme, agent libre créé à son image et à sa ressemblance.

Vous voyez, Messieurs, ici encore mon embarras est extrême. Avant de décider si je suis en accord ou en désaccord avec votre rapporteur, j'aurais en tout premier lieu besoin de savoir s'il est pleinement d'accord avec lui-même. Qu'il pardonne cette remarque à un professeur de philosophie. M. le pasteur de Zurich ne me paraît pas avoir tenu suffisamment compte des exigences de cette logique traditionnelle à laquelle Aristote a assigné le principe de contradiction comme clef de voûte.

Et pourquoi notre rapporteur s'est-il engagé dans ces assertions à nos yeux contradictoires ? C'est que, cédant aux exigences de la mode, il me paraît avoir brûlé une trop forte dose d'encens sur les autels de l'idole du jour ; j'entends par là, messieurs, cette prétendue inviolabilité des lois de la nature qui risque de tout dévorer. Après avoir commencé par supplanter le bon Dieu qui est au ciel, la conscience, elle dissoudra Jésus-Christ lui-même, en le représentant comme un simple produit nécessaire, naturel, physique de l'humanité, résultant elle-même du jeu fortuit et nécessaire des atomes en mouvement de toute éternité. Il faut que les hommes religieux se disent que le culte de ce Moloch-là n'est pas plus tendre que celui de l'ancien.

Ceux qui s'obstinent à faire fonctionner cette tête de Méduse, comme disait Rothe, l'inviolabilité des lois de la nature, ne s'aperçoivent pas que cette arme redoutable qu'ils brandissent avec tant de confiance, d'un bras vigoureux, est en train de se rouiller entre leurs mains, en attendant qu'elle aille jouer dans la polémique le même rôle que les vieux engins de nos ancêtres à côté des fusils à aiguille et des canons Krupp. La notion de la loi naturelle a été profondément modifiée, changée. Tandis que certains esprits un peu arriérés s'obstinent à présenter les lois de la nature comme de nouvelles entités métaphysiques, existant *en elles-mêmes* et possédant une existence

*objective* qu'on peut laisser subsister ou détruire comme un bâton qu'on brise ou que l'on conserve, les savants qui se sont particulièrement occupés de l'étude de la nature présentent les choses tout autrement. Lotze admet une différence entre les *forces*, l'essence intérieure de la nature, et les phénomènes. Ce qu'on appelle les lois de la nature n'est, à ses yeux, qu'une pure abstraction des fonctions des forces, mais non une force en soi. Il faut remonter jusqu'aux forces qui agissent toujours conformément à leur essence. *Mais cette essence des forces n'est pas éternellement identique à elle-même. Le monde est un organisme vivant.* Dès qu'il survient une perturbation sur un point quelconque, toutes les forces concourent sympathiquement pour réparer le désordre; affectées par le nouvel état des choses, les forces modifient leur activité en conséquence, conformément à l'idée interne qui préside au cours du monde et à l'activité que cette idée interne réclame. Les effets des lois se trouvent ainsi modifiés par le changement qu'a subi l'état intérieur des choses. La loi, de son côté, conserve toujours sa valeur, car la modification qu'a subie la force se plie aux exigences de l'organisme. Grâce à cette modification intérieure des forces, il y a prise pour l'action de la puissance qui dirige tout, conformément à l'idée du monde. Dieu, par conséquent, n'a pas besoin de changer et de renverser les lois; il peut changer l'état intérieur des choses ou des forces et, par leur moyen accomplir des actes miraculeux. Dieu n'agirait donc pas du dehors sur la machine du monde, mais bien du dedans, ou mieux, le monde ne serait plus seulement une grande machine; Dieu continuerait d'avoir en sa main la force motrice pour lui faire produire des effets nouveaux, se pliant aux lois déjà existantes de l'organisme et profitant à l'unité du monde. Dorner, complétant l'idée de Lotze, a montré que l'action de Dieu ne peut se borner à modifier l'intensité de la force dominant les substances. *Il faut que les substances inférieures formant les matériaux de l'univers se mettent au service des supérieures.* Dieu, du reste, n'est pas réduit à intervenir d'une manière indirecte seulement pour faire *cesser* un désordre survenu dans le monde, ou pour amener l'univers par une intervention

créatrice, au but qu'il lui a assigné. Le mouvement des forces n'est pas nécessairement abandonné au jeu de la nature; Dieu peut le modifier ou le compléter par une intervention directe. Un philosophe très au courant des sciences naturelles, Ulrici (dans son bel ouvrage *Gott und die Welt*) a prouvé que le monde possède la flexibilité suffisante pour permettre l'intervention de Dieu, indispensable à l'apparition de tout élément nouveau, par suite de l'insuffisance des lois de la nature, alors qu'elles sont abandonnées à elles-mêmes»<sup>1</sup>. En France aussi des naturalistes entièrement étrangers à nos préoccupations théologiques, donnent comme résultat de leurs travaux empiriques l'assertion suivante : le mécanisme de l'univers possède ce degré de plasticité, d'élasticité indispensable pour le jeu libre de cette activité révélatrice qui fait partie de l'œuvre entière de la rédemption.

Que conclure de tout cela, messieurs? C'est que nous choisirions bien mal notre moment, nous autres hommes religieux, théologiens et moralistes, pour nous incliner devant un prétendu mécanisme *absolu* dont les empiriques eux-mêmes contestent la réalité. « Ne suffit-il pas d'avoir résisté victorieusement, par un seul acte de liberté, à sa propre nature, à ses penchants, d'avoir introduit ainsi un élément nouveau dans la vie, en dépit du déterminisme auquel on avait jusque-là cédé, pour posséder dans cette expérience une analogie de l'action qu'exerce sur la nature, pour y introduire des éléments nouveaux, celui qui, après l'avoir appelée à l'existence, n'a cessé d'agir sur elle? C'est par ce côté-là qu'il conviendrait de saisir les hommes qui ne sont pas encore étrangers à des expériences de ce genre, et dans lesquels il est permis de voir des candidats au christianisme, aussi longtemps que le culte pratique et exclusif de la matière ne les a pas conduits à une théorie matérialiste de l'univers. » (Voir *ibidem.*)

Mais pour exercer cette action efficace, messieurs, il faut que nous nous tenions nous-mêmes fermement, résolument sur le terrain du théisme chrétien. Il serait grand temps que les hommes pieux qui aspirent à une religion tant soit peu sé-

<sup>1</sup> Voir l'article *Religion* dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*.

rieuse et efficace s'aperçussent que, généralement, ils font campagne avec des esprits d'une autre famille qui, sous le nom de miracle, proscrivent la religion, toute communion avec Dieu, la pensée de nos destinées futures, comme de simples chimères, voyant dans ces idées tout au plus une poésie qu'il ne convient pas de prendre au tragique. Dès qu'on admet que la durée individuelle de l'homme n'est pas indissolublement liée à l'histoire et aux vicissitudes de la planète; quand on se sent en communion avec une puissance supérieure de laquelle on dépend soi-même avec la nature entière et qui pourra nous préparer des demeures différentes de celle-ci; lorsque tout ce qui vit et aime en l'homme s'efforce de croire à un Dieu supérieur à la nature, à un Dieu surnaturel, on se sent soi-même surnaturel, appelé à des destinées surnaturelles, indépendantes du temps et de l'espace.

Pourquoi notre rapporteur ne présente-t-il ce grand avenir que comme objet d'*espérance*, de *pressentiment même*, *Ahnung*? Ce langage réservé et prudent se justifierait s'il n'était question que du *mode* de cette existence future, mais le contexte implique qu'il s'agit bien du fait lui-même. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas rappelé ce langage plus joyeux, plus énergique : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ni aucune autre créature, ne nous pourra séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur? » (Rom. VIII, 38.) En s'appropriant hardiment le langage triomphant du grand apôtre, notre pieux rapporteur aurait été simplement fidèle à un principe qu'il a lui-même établi ailleurs. Ne demande-t-il pas quelque part sur un ton énergique, presque défiant, « *alors que le Christ mourant a rendu témoignage à la vie éternelle en Christ comme sentiment vivant et intime, qui oserait dire le contraire, qui oserait en face de pareils problèmes, ne pouvant se trancher que dans les dernières profondeurs de la conscience, qui oserait s'opposer à lui?* » Pourquoi présenter comme simple pressentiment ce que le Maître et le grand apôtre donnent comme une *pleine certitude*?

Dira-t-on que notre science est nécessairement étroite, limitée, éminemment subjective, et que quand elle se trouve à bout de ressources, il faut lui rompre modestement compagnie et prendre tout simplement l'espérance et le pressentiment, comme chevaux de relais pour monter plus haut si faire se peut ? Les droits incontestables de la science doivent être hautement reconnus quand il s'agit de déterminer *le mode* de cette existence, mais la science doit être récusée lorsqu'il est question du fait lui-même, parce qu'il rentre dans la catégorie de ces choses « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme. » La science ne doit être consultée que dans les domaines où elle est compétente et en possession des données suffisantes pour se prononcer. Je suis kantien à cet égard, messieurs, je sympathise donc pleinement avec notre rapporteur quand il déclare que nous n'habitons qu'une petite île éclairée dans la nuit infinie de l'ignorance. Mais c'est précisément parce qu'il en est ainsi que je refuse à une science quelconque le droit de réduire à n'être plus que simple pressentiment, espérance vague, ce que la conscience chrétienne nous présente comme la plus certaine, la plus précieuse des réalités. Que la science reste donc dans son île, qu'elle ne se risque pas, par un vol transcendantal et armé des catégories, à aller décider ce qui peut être ou ne pas être dans cette région des noumènes, qu'elle confesse lui être entièrement inconnue.

On parle beaucoup des atomes de nos jours ; on raconte toutes les merveilles qu'ils n'ont cessé d'accomplir, qu'ils accomplissent et qu'ils accompliront à l'infini. Les combinaisons dans lesquelles ils peuvent entrer sont, par conséquent, loin d'être toutes épuisées. Qui donc autorise une science quelconque à déclarer *à priori* que nos atomes ne pourront pas se combiner un jour de manière à supplanter heureusement le jeu fortuit d'organes périssables, alors que nous aurons bien décidément rendu au sépulcre et à la planète le cerveau que celle-ci nous a prêtés. Cette hypothèse indispensable paraîtra encore plus réalisable si nous admettons que les atomes, bien loin d'être abandonnés à des combinaisons capricieuses et acci-

dentelles en leurs éternels ébats, servent, dans les mains d'un Dieu personnel, à réaliser les fins pleines de sagesse qu'il s'est proposées en créant le monde.

Il faut oser aller plus loin encore. En demeurant sur le terrain de la science expérimentale la plus sévère, nous pouvons constater que les analogies déposent en faveur d'une hypothèse impérieusement réclamée par la foi. Notre rapporteur nous a déclaré qu'en naissant comme nous tous, Jésus a sanctifié le mystère de la propagation de l'espèce. Personne donc ne se scandalisera si nous poursuivons jusque sur le terrain de la physiologie un problème qui est avant tout celui de l'esprit et de la vie. « Un zoosperme, animalcule imperceptible, s'introduit dans la cellule invisible à l'œil nu que les savants appellent l'ovule féminin. Et cet infime animalcule, qui ne peut être aperçu qu'au moyen d'un grossissement de quatre ou cinq cents fois son volume, n'en est pas moins le porteur fidèle de tous les attributs des ascendants : race, nationalité, esprit de famille, talents, particularités physiques, comme le fait d'avoir six doigts au lieu de cinq et une mèche de cheveux blancs jurant au milieu d'une chevelure d'une couleur noir d'ébène, un grain de beauté, le geste, l'attitude, ... Qu'est-ce qui prédomine ? Y a-t-il plus d'esprit ou plus de matière ? L'intime pénétration de l'esprit et de la matière éclate ici dans sa saisissante intensité ; la matière imperceptible est saturée, étendue, inondée de spiritualité, et s'il était permis de parler de plus et de moins, on ne devrait pas hésiter à déclarer que l'esprit l'emporte de beaucoup sur la matière. »

On parle de miracles, nous disait un jour un médecin, nullement dévot, en nous rendant attentif à ce fait ; ce mode de transmission de la vie physique, morale, intellectuelle, passerait à bon droit pour le plus inconcevable des miracles si nous ne le voyions pas s'accomplir naturellement à tous les instants.... Pourquoi ne serions-nous pas là sur les traces d'une ontologie, d'une psychologie nouvelle et aussi d'une eschatologie régénérée que tout chez nous réclame à grands cris. (Voy. *Humble requête du bon sens, Revue de théologie et de philosophie*, janvier 1879.)

Mais revenons de cette excursion. Rentrés sur notre propre terrain, nous avons pleinement le droit de demander avec Pascal : pourquoi serait-il plus difficile à Dieu de nous donner la vie une seconde fois qu'une première ? La croyance à la survivance personnelle et consciente après la mort est trop profondément ancrée dans le cœur humain pour qu'aucune philosophie soit de force à l'en arracher. « Après tout, et dans tous les temps, les hommes aiment qu'on leur parle de leur âme, bien qu'ils ne s'occupent guère que de leur corps. » (TOCQUEVILLE.)

Je n'oublie pas, messieurs, que notre rapporteur aussi sobre, prudent que croyant, a soin de nous rappeler que la fantaisie doit se dire qu'elle se meut dans la sphère de la représentation.

Qu'est-ce à dire ? Faut-il entendre par là que la religion n'est que représentation et rien d'autre ? Elle serait alors éminemment passagère, menteuse, fausse. Il ne resterait plus qu'à devenir disciple de Fauerbach pour dénoncer non seulement le christianisme, mais toute religion comme une illusion dangereuse dont l'humanité doit être enfin débarrassée. Toutefois la religion est en premier lieu une grande réalité, l'union indissoluble de la créature avec son créateur. Sans contredit, par suite de notre nature mixte, de notre existence dans le temps et dans l'espace, nous ne saurions nous empêcher de concevoir les vérités éternelles sous la forme de représentations. Ces représentations éminemment temporaires ne cesseront jamais d'aller en se perfectionnant. Mais aucune science, sous prétexte de mieux faire connaître l'objet n'a le droit de le nier, de le dissoudre en le sacrifiant aux exigences de la spéculation. Les espérances, les vérités, les faits que nos représentations n'expriment que d'une manière imparfaite, sont plus inébranlables que les conclusions nécessairement passagères de toute philosophie.

Avant de conclure il faut signaler encore une fois l'embarras dans lequel je me trouve. Deux tendances, deux esprits me paraissent se disputer cet intéressant rapport entaché d'un dualisme profond. Est-ce l'habit qui est vieux, et le drap neuf une simple adjonction ? Quel est l'essentiel ou l'accessoire des vaisseaux ou du vin qu'on y met ? Qui l'emporte du mort ou



du vif? C'est ce que, pour ma part, je me sens hors d'état de décider; la discussion éclaircira peut-être ce point capital.

Messieurs, j'ai soulevé assez de questions pour n'avoir pas le droit de me formaliser si, à votre tour, vous en soulevez une capitale au sujet de celui qui vous parle. Quel est donc ce bizarre discoureur? Que nous veut ce *σπερμολογος*? A quel parti appartient-il lui-même?

Sur quel banc siégerez-vous, si vous êtes élu, demandait-on un jour à un homme politique? Et lui de répondre: je siégerai au plafond. C'est bien là l'unique position que j'ambitionne dans notre parlement théologique: j'entends siéger à côté du lustre, le plus près possible de la lumière et de la chaleur. Il faut accepter, sans réserve aucune, les résultats d'une science impartiale et saine, sans craindre qu'elle puisse jamais imposer l'obligation de renier en rien l'Évangile éternel et vivant dont on entend faire le roc inébranlable de sa foi.

Je me suis laissé dire qu'un théologien ajoutant l'esprit à la science, aurait été dernièrement dans une grande perplexité pour décider s'il appartient au parti des *reformers* ou de la théologie de conciliation. Je crois cependant, aurait-il ajouté, que je suis plutôt *reformer*, car les sottises que font les hommes de cette tendance me sont encore plus sensibles que celles des autres.

Quant à moi, messieurs, les sottises de divers partis me sont également pénibles. J'ai beaucoup de peine à pardonner aux hommes intelligents de la droite, quand ils se refusent à accepter franchement, résolument la position qui est faite aujourd'hui au christianisme. Je m'irrite presque contre eux et je m'indigne quand ils ne savent pas saluer avec joie une conception nouvelle de la vérité chrétienne qui nous est imposée par les travaux les plus authentiques de cette science protestante dont ils se réclament. Il m'arrive de répéter parfois avec tristesse qu'il y a souvent plus d'aspirations vraiment évangéliques chez les ennemis avoués du christianisme que chez tel orthodoxe qui, tout en répudiant l'accusation de rationalisme, éloigne ses contemporains de l'Évangile en s'obstinant à le leur faire accepter, sous la forme que leur a donnée la raison faible

et faillible des docteurs des siècles passés. Si vous avez la vie chrétienne authentique prenez-la donc au sérieux, consacrez-la à formuler des réformes de tout genre répondant aux besoins de l'époque, des dogmes nouveaux, au lieu de consumer votre temps à réchauffer artificiellement des formules anciennes, surannées, comme une poule à l'instinct faussé, s'obstinant, alors que les vingt et un jours sont depuis beau long temps écoulés, à faire éclore des œufs de craie ou de marbre qu'on a placés sous ses ailes. Voilà ce que je dirais à mes amis de la droite si j'avais la moindre chance d'être écouté. Et ce qui met le comble à ma mauvaise humeur c'est de voir tant de docteurs, censés jouir d'autorité pour dire ces choses, se bien garder de le faire de peur de la perdre, cette précieuse autorité dont ils se piquent.

Et que dire des hommes pieux, chrétiens, parmi les libéraux, qui, tout en exaltant à tout propos la critique, n'en ont pas suffisamment pour s'apercevoir qu'ils font la courte échelle à beaucoup d'habiles gens qui, tout en parlant de progrès et de liberté, veulent nous ramener au naturalisme pur et simple, au matérialisme sans phrases, au paganisme avec la poésie en moins ?

Nul de vous ne songera à me ranger dans les rangs de la théologie de conciliation : je n'ai aucune des qualités requises pour être admis dans cette respectable société et, au contraire, bon nombre de défauts bien connus qui m'en excluent.

Mais ce qui me blesse tout particulièrement, qui me va à l'endroit le plus sensible du cœur, c'est la conduite des hommes intelligents et pleins de vues qui, parfaitement au courant de toutes les questions, trouvent moyen de ne rien dire, de ne rien faire. Je me trompe, dès qu'ils saisissent la plus légère nuance les séparant de ceux qui avancent, ils ne négligent pas de la proclamer avec ostentation, pour faire entendre qu'ils ne sont pas de ces gens-là, tandis qu'ils s'alignent avec des hommes dont ils diffèrent du tout au tout, pour ne pas compromettre une prétendue influence qu'ils ne rachètent que par leur silence et leur inaction, j'ai presque dit leur complicité.

S'il fallait à tout prix me classer, en appliquant le critère de

notre spirituel confrère, c'est dans ces régions-là qu'on pourrait être tenté de me chercher une place, dans notre parlement théologique. Quant à moi je me range dans la catégorie des hommes indépendants ; ils forment le parti des gens sans généraux, sans armée, composée de simples soldats de fortune, indisciplinés que les habiles et les sages s'obstinent à ne pas prendre au sérieux, mais auxquels appartient néanmoins l'avenir si, pourvus du critère de la conscience chrétienne, ils savent sauvegarder les faits moraux indispensables qui sont comme l'humus dans lequel seul peut germer une religion digne de ce nom. Le Dieu personnel et vivant, la religion pour entrer en communion avec lui, la liberté indispensable pour remplir notre mission morale, voilà trois faits qui sont, par définition, d'ordre supérieur et surnaturel. Ce n'est pas là simplement le programme du vieux rationalisme vulgaire. La christologie est le centre de toute la conception. Le christianisme consiste à recevoir Christ, à entrer en communion avec lui, à reproduire avec toute la fidélité possible ce qu'il a lui-même fait, pour chercher à comprendre l'univers tout entier à la lumière de cette vie émanant de lui.

Vous comprenez, messieurs, dans quel esprit j'aborde enfin la troisième partie de notre rapport. Ici encore je suis sur plusieurs points et pour l'essentiel pleinement d'accord avec l'auteur. En dépit des travaux des sociétés bibliques dont on fait trop de bruit, on lit de moins en moins le saint volume et on ne le lit pas parce qu'on ne le comprend pas. Pour le fidèle il n'est trop souvent qu'une espèce de liturgie, qui passe pour avoir une efficace magique et qu'on ne se donne pas la peine de comprendre. Ceux qui en pourraient saisir le sens se tiennent à l'écart parce qu'on ne leur donne pas la clef du livre. Pour la grande majorité du public, qui a entendu parler des questions critiques, les Ecritures sont sous le coup d'une espèce de suspicion. Nous sommes en plein dans ces jours funestes dont l'œil prévoyant de Rothe avait annoncé la venue en disant que, faute de savoir mettre le public compétent au courant des questions, on l'amènerait à croire que le mal est plus grand, en laissant voir qu'on n'osait pas soi-même aborder les difficultés.

Le mal est donc aussi grand qu'il puisse être : la crise n'est pas aiguë, mais nous souffrons d'anémie. De là la faiblesse extrême, la pauvreté de notre prédication. Faute d'oser donner du nouveau, nos prédicateurs qui ont encore de l'ambition et du talent sont réduits à faire simplement œuvre de rhéteurs, en renouvelant la forme, disent-ils, de certaines vieilles vérités. Du côté droit on se préoccupe trop exclusivement des ignorants, des fanatiques, ou bien des hommes qui naturellement religieux se contentent toujours de ce qu'on leur donne, sans y regarder de trop près. Il faut bien qu'on ménage ces fidèles-là, car on s'exposerait, en les faisant fuir des Eglises, par une prédication plus actuelle, plus virile, à ne pas les voir remplacés par d'autres. Du côté gauche la prédication s'alimente trop exclusivement des ressources précaires de la polémique courante : aussi dès qu'on a vaincu l'adversaire on n'a plus rien à dire. Le vainqueur enseveli dans son triomphe, se morfond à attendre de rares auditeurs dans des Eglises vides. Ils ne se pressent en foule que les jours d'élection, quand il s'agit de choisir un pasteur abondamment pourvu de toutes les qualités requises pour empêcher qu'elles ne se remplissent les dimanches ordinaires.

C'est ainsi que dans tous les partis il s'est établi un malentendu, une mésintelligence, une solution de continuité entre les pasteurs et les auditeurs qui, ne se comprenant plus, n'éprouvent plus grand besoin de se rencontrer. Il n'y a que la vérité dite ouvertement et franchement, la vérité tout entière qui puisse combler cet abîme, cette faille, entre le public laïque et les pasteurs plus ou moins théologiens. Il serait grand temps pour les dévots de mettre un terme à une longue bouderie, en cessant de frapper d'un ostracisme inintelligent les hommes qui travaillent à sauver l'Évangile en distinguant sa cause de celle d'une théologie à laquelle il a servi de prétexte. Et d'autre part, pour leur forcer la main, il doit devenir toujours plus appréciable le nombre de ces hommes indépendants bien décidés à échapper à ce laminoir, dont les deux cylindres toujours en fonction, la couardise et l'ignorance, aplatisent impitoyablement quiconque a la faiblesse de se laisser prendre, ne fût-ce que par le petit doigt.

Il va sans dire que nous ne pouvons, nous ne devons pas initier les catéchumènes aux questions critiques en leur faisant un cours d'introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais gardons-nous de leur parler comme si l'ancien point de vue sur l'autorité de l'Écriture était encore admissible. Initiations-les avant tout à une religion religieuse ; présentons-leur la moelle des Écritures telle qu'elle se recommande à nous par sa valeur intrinsèque, indépendamment de toute question d'histoire, d'authenticité. Si nous agissons autrement nous verrons l'édifice entier s'écrouler dès que nos enfants quitteront les sacristies pour aller respirer l'air du siècle.

La position est déjà plus difficile lorsqu'il s'agit de ramener au respect et à l'étude de l'Écriture les adultes qui s'en sont éloignés. J'approuve fort les moyens indiqués par notre rapporteur : classes bibliques, conférences dans lesquelles on fera ressortir le côté esthétique, humanitaire, civilisateur de la religion enseignée par la Bible. Je ne redoute en rien des conférences sur l'étude comparée des religions, à condition toutefois qu'elles n'aient pas pour but d'établir, comme ce n'est que trop souvent la mode parmi les adeptes de l'histoire des religions, qu'elles ont toutes leur raison d'être, qu'elles se valent, c'est-à-dire qu'elles ne valent pas plus les unes que les autres.

Je me bornerai donc à présenter à notre rapporteur quelques observations destinées non pas à rectifier mais simplement à compléter sa pensée. Quoique excellents, les moyens qu'il recommande ne sont guère qu'à l'usage des hommes qui s'intéressent encore aux sujets religieux. Employés à eux seuls, ces expédients n'aboutiraient guère, je le crains, qu'à ménager aux défenseurs du christianisme une honorable retraite, à préparer à la religion ce que nous appelons en français un ensevelissement de première classe. Nous devons nous garder de compromis funestes qui pourraient mener loin. « Nous vous aimons beaucoup, monsieur le pasteur, quoique nous ne venions pas vous entendre, disaient un jour quelques villageois. Nous sommes prêts à venir vous écouter, dans des conférences sur des sujets intéressants et actuels, à condition qu'il n'y soit pas

question de Dieu. » Et le pasteur accepta. C'était un orthodoxe d'une nuance qui n'était pas précisément pâle.

Les conférences doivent avoir pour effet de ramener au culte proprement dit et non d'en tenir la place. Sans cela nous nous exposerions à recevoir les plus outrageantes des confidences. « N'est-ce pas, monsieur le pasteur, disait un jour un gros bonnet de village, sur un ton insinuant, provoquant à l'abandon et aux confidences, en prenant un verre, n'est-ce pas, messieurs les ministres ne croient pas un mot de ce qu'ils nous prêchent ? »

En présence de tels paroissiens, l'Évangile ne peut se sauver qu'en reprenant hardiment l'offensive. A ces contempteurs de la religion, il faut parler de péché, de justice, de jugement ; non pas au nom de l'Écriture, non pas au nom de l'ancienne dogmatique, mais au nom de tout ce qui vit et qui saigne encore dans les profondeurs de leur propre cœur. L'Évangile présenté de nouveau dans sa simplicité primitive, virginale, l'Évangile de la repentance, de la conversion, de la nouvelle naissance, est seul de force à se sauver lui-même. Si les chrétiens éclairés ne savent pas prendre cette attitude agressive, qui seule rend les conquêtes possibles, leur cause est perdue sans retour. Il ne suffit pas d'exposer des idées claires, justes, irréprochables, profondément chrétiennes ; il faut encore les annoncer avec cette ardeur, cette hardiesse, cette passion, cet enthousiasme, que communique une conviction ferme dirigeant la vie entière. En dehors de ces conditions indispensables, vous resterez seuls, avec vos idées irréprochables, pour voir le peuple se scinder en deux et courir tantôt après les fanatiques de droite, tantôt après ceux de gauche.

Notre protestantisme doit satisfaire les besoins nouveaux d'une société nouvelle dont il est après tout le père, sous peine de la voir lui échapper. Le remous, le mouvement de recul qui s'accuse sur les rives d'un grand fleuve débordé s'est déjà manifesté chez nous. M. le pasteur de Zurich, notre rapporteur, est mieux placé que personne pour savoir à quoi s'en tenir. Rome a toujours les bras ouverts pour recevoir les hommes timides qui reculent devant les graves responsabilités découlant du principe protestant. Certes la position de notre

protestantisme est vraiment tragique ! Il a tout préparé de longue main pour l'avènement d'un monde nouveau, mais voilà, il semble avoir épuisé toutes ses forces à faire les semailles ; il ne lui en reste pas assez pour recueillir la moisson. Des théologiens de cour achèvent d'arracher ce qui reste de religion au cœur du peuple dans le pays de Luther : on se remet à prêcher une régénération baptismale, le salut par la doctrine, un *opus operatum* qui sent d'une lieue les religions de la nature et le fétichisme. En France les orthodoxes de Paris ne s'étaient-ils pas alliés aux représentants de l'ordre moral qui devaient les débarrasser de la présence gênante des libéraux ? Et dans notre Suisse, supranaturalistes et libéraux se font-ils scrupule de s'allier à la démagogie ? Hier encore ne nous assurait-on pas qu'avant d'accorder la naturalisation à un citoyen on se demande s'il est mômier ou non ?

A ce propos, il faut signaler un dernier dissentiment d'avec notre charitable rapporteur ; qu'il se rassure, le beau rôle lui sera encore une fois laissé. M. Furrer me paraît aller trop loin quand il se donne l'air de sacrifier les droits de la sévérité, de la justice à ceux de la charité. Vous êtes bien heureux, messieurs, en terre allemande, si vous ne possédez pas de ces esprits frivoles, grossiers, qui ont fait de la religion en général et du christianisme en particulier l'objet de leurs haines. Eh bien, je crois que la charité commande de dire la vérité à de tels hommes, qu'ils se trouvent d'ailleurs dans l'Eglise ou dehors. Il est des degrés de culture où l'on ne croit qu'à la sévérité, à la force, témoins ces Egyptiens qui ont trouvé moyen de se faire bombarder par l'ultrapacifique Gladstone et par le quaker Bright. Il est des fruits secs de sacristie qui ne mettraient jamais le pied dans une église si leurs parents mal avisés ne les avaient pas dès l'enfance voués au sacerdoce ; ils se croient à la tête du progrès, parce que levant la tête au-dessus des flots de l'éternel devenir déjà entrevu par Héraclite l'obscur, ils vont proclamant leur propre néant et le néant de toutes choses. Il convient d'oser dire à ces dévoyés, s'imaginant être des pères de l'Eglise, parce qu'ils sont les contempteurs nés de tout ce qui est religieux, qu'ils ignorent encore

l'A B C de la religion. Aux hommes intelligents mais pusillanimes qui cèdent à une réaction affolée, il faut crier comme jadis : « O Galates insensés, qui vous a ainsi ensorcelés pour ne plus obéir à la vérité ? » Quant à ceux qui désavouent devant le public ce qu'ils ne craignent pas de confesser dans l'intimité, il importe de leur résister en face, comme fit saint Paul à son collègue *qui ne marchait pas de droit pied*.

Messieurs, nous vivons beaucoup trop dans les fictions et les réserves de la diplomatie ; il y a beaucoup de dissimulation, de convention, de fausseté dans notre atmosphère religieuse. Prions Dieu qu'il nous envoie en abondance l'esprit qui animait l'honnête Nathanaël. Ce n'est qu'à cette condition que nous redeviendrons forts et vigoureux. Nous verrons alors tomber ces barrières artificielles des partis qui trop souvent nous paralysent et nous parquent, tandis que quelques paroles franches, laissant voir le cœur à nu, déchirant tous les voiles, rapprocheraient si elles ne mettaient pas d'accord tous les hommes qui, pour s'estimer et s'aimer, n'auraient besoin que de se connaître. Alors nous pourrions marcher en avant, comme de braves soldats, sans nous diviser sous prétexte que nous n'avons ni le même uniforme, ni le même genre d'armes et que nous n'appartenons pas au même corps d'armée.

Lorsque les passagers sont jetés subitement hors de leurs couchettes par le choc qui a fait craquer un steamer du haut des mâts jusqu'à la quille, chacun s'affuble du premier objet de toilette qui lui tombe sous la main et court sur le pont. Recueillis dans d'étroites barques ou sur des radeaux, ils se pressent les uns contre les autres sans qu'il se rencontre des esprits pudibonds pour se demander s'il ne manque pas à celui-ci ou à celui-là telle partie du costume qui, dans d'autres circonstances, aurait paru essentielle, indispensable. De même, que tout homme sérieux et de franche volonté soit cordialement admis dans nos rangs pour remplir les fonctions en accord avec ses aptitudes. Ce n'est pas tel ou tel corps qui doit remporter la victoire, mais l'armée entière. La rivalité n'est de mise que sur un seul point : la première place, le premier rôle appartient aux plus zélés et aux plus fidèles ; aux plus croyants,



aux plus francs et aux plus téméraires. La sympathie et le respect reviennent d'ailleurs de droit à quiconque s'étudie à être fidèle à ce qu'il estime être ses convictions.

Il ne faudrait pas de longues années d'une campagne conduite dans un pareil esprit pour faire sentir à ceux qui se hâtent d'en sonner les funérailles qu'il n'est pas encore mort cet Evangile qui nous a été apporté par Jésus-Christ de Nazareth. Malgré les douleurs et les tristesses de l'heure présente, il faut donc croire au triomphe définitif du christianisme : nos adversaires ne sont forts que de notre faiblesse. Leur dernière ressource n'est-elle pas le pessimisme ? On ne saurait le proclamer plus hautement, dès que l'Evangile est voilé, l'homme devient la plus misérable des créatures.

Ayons donc bon courage, nous les ecclésiastiques, nous les théologiens, sur le compte desquels il est de mode de gloser dans de certains milieux. Nous avons été puissants autrefois, on ne l'a pas oublié ; nous pouvons le redevenir ; c'est parfois pour se donner du courage qu'on nous raille.

Je parlais, il n'y a qu'un instant, du sauvetage de notre protestantisme. Voici une autre image répondant mieux aux faits. L'histoire naturelle nous parle de certains grands homards qui, dans leur état ordinaire, n'ont rien à craindre de personne. Mais quand ils sont en train de perdre leur écaille, le plus petit poisson peut leur faire une blessure dangereuse. Le protestantisme a perdu son écaille intellectuelle depuis longtemps, et voilà pourquoi il est l'objet de tant d'avanies de la part du moindre carpillon ; mais il la reconstituera son écaille, et vous qui êtes encore jeunes, messieurs, vous verrez de nouveau ce qu'il peut faire. Quant à moi qui ai déjà passé de longues années à être battu, je ne suis pas encore abattu. A quelque heure que le Maître m'appelle, j'aurai déjà goûté la suprême satisfaction de Mithridate mourant :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

Ceux qui entrent dans la carrière verront mieux encore s'ils savent faire leur devoir. Courage donc ! sachons demeurer fidèles à ce mot qui a été dès le berceau et qui doit toujours plus devenir la devise du protestantisme, *foi et liberté*.

Il a été porté d'une main ferme, avec courage et constance, ce glorieux étendard, dans des jours difficiles par un homme de caractère que la ville de Bâle a eu le privilège de posséder pendant bien des années. De son temps il était dénoncé comme un hérétique, un démolisseur, un sceptique. Vinet nous raconte que la veille de l'arrivée de ce savant, les coupeurs de bois discutant de dogmatique dans les rues de Bâle, en parlaient comme de la venue de l'antéchrist. Je m'assure, messieurs, que personne ne s'avisera de protester contre la formule populaire par laquelle tout le monde s'accorde aujourd'hui à désigner le professeur si redouté d'autres fois, en l'appelant tout simplement *le pieux de Wette*. C'est ainsi que les fous du passé, quand ils ont su remplir leur mission, sont toujours devenus les sages de l'avenir. L'humanité est une pécheresse incorrigible qui passe son temps à élever des tombeaux aux prophètes qu'elle a commencé par lapider. Peut-être, messieurs, plus d'un parmi nous verra-t-il l'expression mélancolique de ses propres expériences dans ces vers de de Wette trouvés après sa mort :

J'ai jeté dans mon champ le grain de la science  
 Mais ai-je vu lever une riche moisson ?  
 Qu'il est rare d'apprendre avec intelligence  
 Et d'user du savoir au gré de la raison.

L'époque où je naquis, profondément troublée,  
 N'avait plus dès longtemps d'unité dans sa foi,  
 J'arrive et je me jette au fort de la mêlée,  
 Mettre un terme au conflit fut au-dessus de moi !

Mais qu'importe ? L'ambitieux vulgaire, désossé de principes et de droiture, ose seul dire sans vergogne qu'il subordonne le culte de la vérité aux vicissitudes nombreuses du succès. L'essentiel c'est de pouvoir ajouter avec de Wette :

Mais non ! mon gain fut grand, ce n'est pas un vain songe,  
*Car j'ai sauvé ma foi.* Quand selon mon désir  
 Je l'arrache à l'orgueil, au séduisant mensonge,  
 Le doute désormais ne peut me la ravir.

Il n'y a qu'un moyen de sauver sa foi, c'est de se montrer consciencieusement fidèle à la faible portion qu'on en a reçue.

Je termine donc, messieurs, par une pensée qui sera acceptée non seulement par mon collègue M. Furrer, que je me suis trop souvent donné le regret de combattre, mais aussi par chacun de nous, par ces mots de notre Maître à tous : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef. »

J.-F. ASTIÉ.

---

## THÈSES

### I

1° La Bible ne saurait faire autorité dans le domaine exclusivement intellectuel, mais seulement dans la sphère morale et religieuse.

2° L'Ancien Testament est subordonné au Nouveau, et tout dans le Nouveau est subordonné à la personne même de Jésus-Christ.

3° Le contenu de l'Écriture tire son autorité de sa valeur intrinsèque, indépendamment des questions d'authenticité et d'historicité.

4° Bien que la lecture de la Bible puisse suffire pour amener au salut, on ne peut en obtenir une connaissance approfondie et théologique qu'avec le secours des études historiques et philologiques.

5° Nul ne connaît la vérité chrétienne qu'en tant qu'il la pratique et dans la mesure où il la pratique.

6° Reprocher à la nouvelle conception de l'Écriture un caractère vague et indéfini, c'est montrer qu'on ne soupçonne pas même la portée de la révolution dans laquelle nous sommes engagés : il s'agit d'en finir une fois pour toutes avec l'autorité extérieure, juridique et formelle, et non de chasser un démon par un autre.

### II

7° La divinité morale et religieuse de Jésus-Christ qui ressort des enseignements apostoliques et se justifie à la conscience chrétienne, sans que celle-ci doive se considérer comme liée par les théories que les théologiens ont avancées pour en

rendre compte, confère au christianisme un caractère absolu et définitif.

8° Jésus-Christ dans sa personnalité complète, spirituelle et physique (au sens de saint Paul), est apparu à ses disciples après la mort sur la croix.

9° Le fait que Christ est vivant et conscient garantit aux fidèles la certitude qu'ils seront un jour reconstitués dans la plénitude de leur personnalité consciente.

10° Bien que le surnaturel ne soit pas le trait caractéristique du christianisme, il en demeure la condition *sine qua non*, comme c'est également le cas pour toute religion.

11° Le Dieu personnel et conscient, la religion, la liberté morale de l'homme sont des faits surnaturels par définition.

12° Les croyants sont de nos jours mieux placés que jamais pour arriver à une conception réfléchie du christianisme, indépendante du déterminisme religieux ou philosophique.

13° La science sortirait de son domaine lorsque, sous prétexte d'user du droit incontestable de rectifier les représentations, elle dissoudrait les réalités religieuses, en leur substituant des idées soi-disant plus exactes que les représentations.

14° Les croyants travaillant à formuler une conception nouvelle de la vérité chrétienne, ne pourront jamais s'entendre avec les penseurs qui, sans s'en rendre toujours bien compte, substituent au théisme chrétien une conception spéculative antérieure et étrangère à l'Évangile.

### III

15° Par suite de la révolution radicale qui s'est accomplie dans la manière de concevoir l'autorité de l'Écriture, il règne un malentendu profond entre les théologiens éclairés et les troupeaux.

16° Le devoir le plus pressant des représentants de la théologie moderne est d'enseigner et d'agir franchement et ouvertement, d'une manière conforme aux convictions nouvelles auxquelles ils sont parvenus concernant la Bible.

17° Bien que le spiritualisme chrétien implique une manière de penser plus évangélique que celle qui a été popularisée par le rationalisme orthodoxe, il faut débiter par présenter l'élément religieux et positif et non par une polémique contre les méthodes défectueuses de l'ancienne théologie.

18° La lenteur avec laquelle se propage la nouvelle concep-

tion de la Bible, tient moins au défaut de connaissances et à de vieilles habitudes qu'à des lacunes morales : manque de courage et de franchise pour affronter les préjugés, manque de foi en la vérité chrétienne.

19° La méthode qui prétend ne faire arriver à la personne de Jésus-Christ qu'après avoir préalablement fait admettre les divers enseignements scripturaires comme étant tous et au même titre définitifs et de droit divin, n'a rien de religieux : elle est irrationnelle et rationaliste dans le sens le moins favorable du mot.

20° La plupart des protestants sont catholiques : ils cèdent à la tentation à laquelle succombe généralement la nature humaine, de se décharger sur une autorité extérieure de la responsabilité de se faire des convictions religieuses, à ses risques et périls, en mettant en jeu le cœur et la conscience.

21° L'avènement de la critique moderne, quelle que soit d'ailleurs l'opinion qu'on ait sur les résultats concrets qu'elle propose, doit avoir à la longue, sur les illusions des autoritaires, le même effet que la destruction de Jérusalem sur celles des judéo-chrétiens.

22° Prétendre exercer de l'autorité sur le public religieux alors qu'on se garde de travailler à lui faire partager ses convictions, de peur de le voir se tourner contre soi, c'est se tromper soi-même et les autres.

23° Sans méconnaître la valeur des moyens divers qui peuvent s'offrir pour ramener à la Bible les hommes qui s'en sont éloignés, il faut maintenir que l'Évangile présenté dans sa simplicité primitive et sa force peut seul réhabiliter le livre qui lui sert de document.

24° Pour que le protestantisme puisse sortir de la position fautive où il se trouve, il est désirable que les croyants, à un degré quelconque, se groupent et collaborent, sans se préoccuper des barrières des partis et en résistant aux esprits hostiles, fanatiques ou *areligieux*, avec lesquels ils peuvent être fortuitement associés.

25° Le darwinisme, dans ce qu'il aura de scientifiquement établi comme science de la nature, ne peut tarder à être présenté comme l'argument apologétique le plus décisif en faveur du théisme et spécialement de la théodicée réclamée par la conscience chrétienne.

---